



ÉTUDES, REPORTAGES, RÉFLEXIONS

LE HAÏKU OU LE CHANT DU SILENCE

■ Entretien avec MADOKA MAYUZUMI
réalisé par AURÉLIE JULIA ■

“**H**aïku » : étrange comme le mot sonne sèchement à l'oreille alors que son sens poétique, son intériorité, dit tout l'inverse. À l'entendre, on croirait le cri d'un samouraï. Bref, sec, noble : le mot gicle dans les airs, il ne ruisselle pas, ne se perd pas dans l'espace. On le prononce avec fermeté, sans murmure. Tout semble extrêmement fugitif et véloce à son énonciation ; on dirait le bruit d'un sabre déchirant une feuille blanche. S'il fallait unir le haïku à une couleur, ce ne serait ni un dégradé ni un camaïeu mais plutôt une teinte pure, un monochrome, du blanc peut-être.

Fleurs de prunier
Soufflées par le vent
Bruit de l'eau
(Basho)

Trois vers et la temporalité se dilate : aucun sentiment n'est distillé dans le poème et néanmoins mille impressions jaillissent en vous. D'où proviennent-elles ? Quelle secrète alchimie du verbe et de l'intuition se joue dans ce périmètre ? Vous cherchez l'effet poétique inscrit dans les mots, la philosophie, le symbole : rien. Vous êtes dans l'ici et le maintenant ; le haïkiste vous offre une expérience sensorielle immédiate : il vous propose de sentir les fleurs de pruniers, d'entendre la brise, de pénétrer le calme de l'eau. Il vous donne à vivre un moment d'illumination.

Une cascade gelée
Droite
Oubliant tout
(Miyoko Hashimoto)

Monde de rosée
Rosée du monde
Et pourtant
(Issa)

Simplicité extrême, nudité absolue : l'esprit s'ouvre à l'ampleur du silence. Le moine et poète Santoka (1882-1940) écrivait à l'aube du XX^e siècle : « La sagesse est de voir le nouveau dans l'ordinaire, en s'accommodant du monde tel qu'il est. Il y a des trésors cachés dans l'instant présent. » Du haïku surgit une tension entre le réel et l'infini : la minute extraite du quotidien deviendra éternité par l'écriture. D'ailleurs, plus les vers se font dénuement, plus ils gagnent en densité. Le poème s'apparente à l'image d'une pierre jetée dans un lac : un simple caillou provoque quatre, cinq, dix cercles concentriques, de même qu'un doigt touchant la surface de l'eau produit des vibrations, des ondes. Le haïku est cet univers irradiant à partir d'un point focal.

Née dans la préfecture de Kanagawa, Madoka Mayuzumi (1) fréquente l'art du haïku depuis sa plus tendre enfance : son père, grand poète, l'initie très tôt à la rhétorique minimaliste. Dans les années quatre-vingt-dix, elle reçoit le prix Kadokawa pour son recueil *B-men nonatsu* (la face B de l'été). Ses compositions bousculent les règles ancestrales. La belle haïkiste prête une attention particulière aux thèmes contemporains et injecte dans ses œuvres des termes étrangers. De sa voix douce, limpide – on aimerait dire « azur » –, Madoka Mayuzumi nous invite à faire une pause, devant le poème. Instant de grâce.

Aurélié Julia

REVUE DES DEUX MONDES – *Quelle est l'histoire du haïku ?*
MADOKA MAYUZUMI – Le haïku est un genre poétique extrêmement court de dix-sept pieds répartis en trois vers de cinq, sept et cinq syllabes. À l'origine, se pratiquait au Japon le *renga*, une sorte de dialogue poétique. Des personnes se réunissaient au

cours de séances plus ou moins longues. Le premier interlocuteur énonçait trois vers de cinq, sept et cinq syllabes ; son voisin répondait par deux vers de sept syllabes ; un troisième enchaînait avec une strophe de trois vers de cinq, sept et cinq syllabes ; un quatrième par deux vers de sept syllabes, et ainsi de suite. Cette joute verbale se déclinait dans un esprit spirituel et joyeux. Au XIV^e siècle, le *renga* fut soumis à des canons esthétiques ; les poètes cultivèrent avant tout l'élégance et le raffinement. Une centaine d'années plus tard, on voulut renouer avec la veine comique et populaire du *renga*. Le *baïkai*, qui désignait un type de poème divertissant et humoristique, au ton libre, revint à la mode ; il comprenait une introduction (*hokku*) de dix-sept syllabes (cinq, sept, cinq), suivie de plusieurs vers de quatorze et dix-sept syllabes. Au XVII^e siècle, une nouvelle forme apparaît, le haïku. Le haïku correspond au premier couplet du *baïkai*. Il obéit à des normes très strictes : il respecte la forme des cinq, sept, cinq syllabes et comporte une césure qui procède des *kireji*. Les *kireji* sont des mots spécifiques marquant une coupure avec d'autres parties d'un poème. Les plus traditionnellement utilisés sont *ya*, *keri*, *kana*. Ces termes créent un silence, une respiration, un effet d'écho ; ils permettent le déploiement de la pensée poétique. Prenons trois exemples tirés des œuvres de Basho :

Vieille mare (*ya*)
Une grenouille saute
Le bruit de l'eau

Sur une branche dénudée
S'arrête un corbeau (*keri*)
Crépuscule d'automne

À travers le lever de soleil soudain
Dans les fleurs de pruniers
Un chemin de montagne (*kana*)

Le haïku doit être une salutation à la nature et faire référence à une saison. Il ne livre ni morale ni jugement. Le message se lit dans les marges du poème.

REVUE DES DEUX MONDES – Est-ce par souci de discrétion ?

MADOKA MAYUZUMI – Les Japonais privilégient ce qui ne se voit pas, ce qui n'est pas traduit de manière formelle. Dans toute expression artistique, ils respectent la marge qui permet de faire résonner des éléments ; celle-ci augmente en quelque sorte l'intensité verbale, visuelle ou auditive. La marge tissée autour des mots dans les haïkus est tout aussi importante que les mots eux-mêmes. Lorsque vous composez un bouquet, l'espace construit à travers les fleurs prime sur les fleurs ; il ne s'agit jamais de combler un espace avec des tiges. Autre exemple, la calligraphie : un maître me conseilla un jour de ne pas regarder les caractères dessinés mais les parties blanches de la feuille. Si ces formes m'apparaissaient magnifiques, alors l'écriture était réussie.

REVUE DES DEUX MONDES – Existe-t-il des règles à respecter pour faire naître ces marges ?

MADOKA MAYUZUMI – La marge dérive de tout un système de codification ; il vous faut connaître une composante fondamentale chez nous, le *kata*. Le *kata* est un cadre fixe dans lequel s'épanouit un art ; il est présent dans de nombreuses formes artistiques telles le nô, la danse, la cérémonie du thé, l'*ikebana* (ou art floral), et aussi dans le sumo... Composer un haïku exige une grande patience. Les haïkistes se heurtent à une terrible frustration, celle de ne pas pouvoir tout exprimer. Le haïku étant une forme courte, les mots ne s'alignent jamais les uns derrière les autres ; chaque terme doit au contraire avoir un effet multiplicateur. Les règles nous y aident. Imaginez un spectacle de gymnastique sportive. L'athlète exerce ses mouvements sur un tapis de 12 mètres carrés. Franchir les limites est sanctionné par une perte de points. L'enchaînement s'exécute dans un cadre étroit, certes, mais l'athlète ne reste jamais au milieu ; il utilise toutes les limites du tapis sans dépasser les contours. Une tension émane de ce cadre fixe. Si on offre au gymnaste une entière liberté, il se sentira perdu. Pour les sportifs des Jeux olympiques, le rectangle n'est pas ressenti comme une contrainte mais comme un appui, un repère, un moyen de purifier leur art. Grâce aux *kata*, les mots d'un haïku entrent en résonance, ils ne s'additionnent pas. Souvenez-vous de ce que disait Paul Valéry : si la prose est la marche en ligne droite des mots, la poésie en est la danse.

REVUE DES DEUX MONDES – *Toutes ces normes ne risquent-elles pas de réduire la créativité au profit du stéréotype ?*

MADOKA MAYUZUMI – La forme brève rend le haïku très accessible, en un sens. D'après les statistiques, dix millions de Japonais pratiquent cet art, soit une personne sur douze. De nombreux concours s'organisent ; les lauréats retrouvent leurs compositions sur des bouteilles en plastique ou sur des emballages de sucreries. Les quotidiens nationaux et régionaux consacrent un petit encadré donnant à lire le haïku du jour choisi parmi les milliers reçus de leurs lecteurs. Beaucoup de haïkistes ne réalisent pas la finesse du haïku. Néanmoins, c'est en mobilisant le plus de monde possible que nous parviendrons à atteindre une certaine qualité. Sommes-nous dans le stéréotype ? Pour vous répondre, imaginez un bol du XVII^e siècle. Si vous ne mettez rien dedans, le bol deviendra pièce de musée ; pour que le récipient vive, il doit servir. Pensez-vous que le bol n'accepte que des aliments du XVII^e siècle ? Heureusement non ! Il est essentiel de savoir mettre des ingrédients contemporains. Il en est de même avec les haïkus : il faut puiser dans les thèmes actuels.

REVUE DES DEUX MONDES – *Les Japonais sont assez sceptiques sur l'aptitude des gaijin (étrangers) à comprendre la culture japonaise. Certains Occidentaux s'essayent aux haïkus. Comment sont perçues leurs tentatives ?*

MADOKA MAYUZUMI – Je discutais un jour avec un haïkiste parisien. « La poésie doit être le symbole de la liberté, me lança-t-il. Imposer des règles va contre la philosophie du genre. » J'ai tenté de lui faire comprendre que les règles nous libéraient. Le théâtre nô compte plusieurs *kata* qui sont tous des façons de montrer quelque chose. Pour symboliser une ascension vers le ciel, par exemple, une personne tourne en rond sur le plateau. Une pièce contemporaine intégrera un système de vol en suspension pour figurer cette escalade ; le rendu semblera *a priori* plus libre. Or si vous suspendez un homme ou une femme, une autre limite pointe, celle du plafond. L'acteur ne pourra jamais aller au-delà. Dans le théâtre nô, le comédien continue de tourner sur place, ce qui est ressenti par le public comme une ascension illimitée vers le ciel. Un autre haïkiste parisien m'avoua qu'il ne respectait guère les codes mais la philosophie du haïku. Seulement la philosophie affleure du code...

La cérémonie du thé suit des *kata*, comme par exemple le positionnement des ustensiles ; sans eux, la cérémonie se réduirait à une *tea party*. Il en va de même avec l'*ikebana* : sans règles, la composition deviendra un simple arrangement floral. Sans *kata*, le haïku sera un poème court. Si les informations circulent beaucoup plus rapidement aujourd'hui, la transmission des *kata* ne semble point passer les frontières. Or les *kata* sont des éléments fondamentaux de l'art traditionnel japonais.

REVUE DES DEUX MONDES – *Quelques haïkistes, je pense notamment à Buson et à Itcho, étaient peintres. Existe-t-il un haïku pictural ?*

MADOKA MAYUZUMI – Le haïku concerne le verbe ; la peinture relève d'un autre champ artistique. Dans l'un et l'autre cas cependant, il est capital de savoir faire naître la marge. Le Japonais entretient un rapport fusionnel avec la nature. Il s'unit au milieu, s'identifie à lui. Pour décrire les quatre saisons à travers l'élément montagne, il existe des formules spécifiques. Au printemps, lorsque le feuillage commence à éclore, on parle d'une montagne qui « rit » : comme l'être humain, celle-ci jubile d'avoir surmonté l'hiver. En été, la montagne « coule » ou « tombe goutte à goutte » en raison de la pluie. En automne, la montagne « se revêt de brocart » : elle s'habille de mille et une couleurs. En hiver, la montagne « dort » : les plantes arrêtent de croître et les animaux hibernent. Ces formules que vous pouvez repérer dans les haïkus traduisent un sentiment d'intimité avec la flore.

REVUE DES DEUX MONDES – *N'y aurait-il pas une contradiction entre le désir de fusionner avec la nature et la volonté d'établir une marge qui signifie par excellence l'écart ?*

MADOKA MAYUZUMI – De mars à novembre 2011, j'ai vécu à Paris. Je n'étais pas au Japon au moment du séisme et de Fukushima. Le 13 mars 2011, j'ai allumé mon ordinateur et j'ai lu le mail très bref d'un ami vivant dans le Nord : « Je vois la ville brûler. » Je ne comprenais pas. J'ai allumé la télévision et j'ai vu les images atroces. J'ai échangé de courts messages avec mon ami. Au bout de quelques jours, il m'écrivait : « Je vois la nuit sur la ville ; je ne distingue qu'un espace de poussière mais en levant les yeux, je découvre un magnifique ciel étoilé qui m'était inconnu jusqu'à

aujourd'hui. » Après le désastre, beaucoup ont été touchés à la vue d'une petite fleur ou d'étoiles. Même victimes d'un tremblement de terre, les Japonais continuent à respecter la nature, à la vénérer. Tous les commentateurs du monde ont loué notre comportement sage et respectueux envers autrui. Je trouve dans la racine de cette attitude notre respect de l'environnement. Notre histoire est traversée de secousses sismiques, de catastrophes naturelles. Les Japonais ont appris à confier leur vie et leur destin à la nature. Faire naître la marge revient à remettre au vide ce que nous voulons exprimer. L'artiste ne contrôle pas l'esprit de son interlocuteur, il ne lui impose aucune morale ; il lui fait confiance et cette confiance provient de la relation avec le milieu naturel.

REVUE DES DEUX MONDES – *Nous pourrions ici utiliser la métaphore de la fleur : une pivoine offre son éclat sans livrer de message...*

MADOKA MAYUZUMI – Exactement. Le haïku présente l'existence d'une belle fleur mais ne décrit pas sa beauté. Il livre des éléments du beau. Il ne faut surtout pas montrer son attention et dire le bonheur de la découverte. Il faut cacher cette ampoule qui s'allume.

REVUE DES DEUX MONDES – *Au risque de tout perdre ?*

MADOKA MAYUZUMI – Si vous racontez le bonheur de la découverte, vous allez remplir des lignes. Le haïku deviendra alors très vulgaire par l'abondance de détails. Le haïku consiste à saluer une petite vie dans notre petite vie ; aux yeux de l'univers, l'existence de la violette est tout aussi importante que celle de l'homme. Le haïkiste découpe un aspect du monde qui l'entoure ; il peut s'agir d'une rencontre avec un chrysanthème ; le fait de découper et de présenter cette rencontre est déjà une attention adressée au lecteur. Il est inutile de joindre sa pensée à l'expression. Nombreux de mes concitoyens ont tout perdu avec le tsunami de 2011. Or le soir de la catastrophe, ils commencèrent à composer des haïkus. La poésie leur donna la force de vivre. Je suis en train de collectionner les compositions anonymes que je publierai en recueil. En voici une, qui me bouleverse :

Je me retrouve dépouillé,
Seul avec mon corps,
Un vent parfumé souffle

L'auteur ne possède plus rien. Il vit dans l'obscurité totale depuis le séisme. Il ressent toutefois l'« arôme du vent », celui qui souffle fin avril et traverse la verdure, symbole de la nouvelle vie. Il s'aperçoit qu'il continue à respirer. Au contact de la nature, il reprend goût à la vie. Aucun mot ne relate le chagrin ou l'émotion. Le fait d'indiquer la présence du vent parfumé est un repositionnement par rapport à la nature. Je décèle dans ce haïku une critique de nos sociétés ; j'y saisis également une allusion au caractère éphémère et fragile de l'existence. Tout peut être détruit à cause d'un accident ou d'un cataclysme. Mais malgré le malheur, la nature poursuit son cycle, tranquillement ; l'être appartient à ce cycle-là. En évitant les paroles sombres et tristes telles que « je me sens minuscule », « tout est vain », « j'en ai assez », et en cherchant une expression positive, l'auteur modifie sa manière de concevoir les choses ; sa pensée se transporte et atteint un autre stade. Avec l'écriture, l'auteur vit une purification, un renouveau.

REVUE DES DEUX MONDES – *Le haïku serait-il un art de la soustraction ?*

MADOKA MAYUZUMI – Oui. Je vous parlais tout à l'heure d'une vertu propre aux Japonais, celle d'exclure l'inutile pour retenir l'essentiel. Cet esprit ne se perçoit malheureusement pas toujours dans la société nippone du XXI^e siècle. Nous avons passé des décennies à courir après le temps, à chercher l'efficace. Cette fièvre nous a hissés au rang des personnes les plus pratiques au monde. Tout se résume à un système d'addition. L'énergie atomique découle de cet engrenage : le besoin croissant de lumière électrique s'accompagne d'une production exponentielle. À cette heure, nous ne pouvons plus vivre sans le nucléaire. Le monde moderne souffre de graves crises provoquées par la folie de l'addition. Notre pays se retrouve dans un terrible état après la catastrophe nucléaire ; c'est le moment de réfléchir à une autre logique, celle qui enlève et non ajoute.

REVUE DES DEUX MONDES – *L'art de la soustraction se discerne dans les jardins japonais : avec presque rien, vous obtenez quelque chose d'extraordinaire...*

MADOKA MAYUZUMI – Laissez-moi vous raconter une histoire. Il existe à Kyoto un temple très connu pour son jardin zen. Un paysagiste travailla sur la disposition du jardin. Quand il eut terminé, il

demanda l'avis au maître du temple. « Qu'en pensez-vous ? », l'interrogea-t-il. Le moine lui répondit : « J'admire ce jardin. J'admire surtout ce petit rocher, là, à droite. » Le paysagiste s'avança alors vers le rocher et le retira. Nous sommes ici dans un parfait exemple d'art de la soustraction. Tout doit être en harmonie. Si vous appréciez une chose particulière dans le jardin, cette chose ne doit pas exister car elle attire l'attention et brise l'harmonie générale. L'homme doit lui-même atteindre un équilibre avec la nature. Le matériel finit par devenir une drogue : plus vous avez de biens, plus vous avez envie d'en obtenir d'autres. La culture de l'addition que l'on pensait illimitée commence à montrer ses failles et ses dommages. Un des remèdes possibles est la culture de la soustraction, et une des cultures de la soustraction est le haïku.

Nous tenons à exprimer nos plus vifs remerciements à Aya Soejima,
interprète de l'entretien.

1. Madoka Mayuzumi vient de publier *Haïkus du temps présent* aux éditions [Picquier](#), traduit et présenté par Corinne Atlan.